Erich Auerbach

Epilegomena pour *Mimésis*

traduit par Robert Kahn

Mimésis paraît en 1946. Ce texte, inédit en français, est la réponse d'Auerbach aux comptes rendus suscités par son livre, qui en constituent la « réception savante ». Il ouvre, en 1954, le volume 65 (1/2) de la célèbre revue de spécialistes *Romanische Forschungen*. Il s'agit, avec la préface du livre posthume *Literatursprache und Publikum...* (1958, *Po&sie* n° 86 pp. 83-94) de l'un des rares textes où il définit et justifie sa méthode. Le débat avec les pairs y est mené avec une extrême rigueur, soutenue par une prodigieuse érudition. Auerbach est à Yale, il a retrouvé l'accès aux grandes bibliothèques. L'article est pourtant voilé d'une profonde tristesse. Le rapport à l'Allemagne est très douloureux : le romaniste revendique sa culture d'origine, sa formation intellectuelle. Il a cette phrase étonnante, que son ami Walter Benjamin n'aurait jamais écrite : « Mon admiration pour les romanciers français est grande. Mais pour le plaisir et le délassement (Zu Vergnügen und Erholung) je préfère lire Goethe, Stifter et Keller ». Au-delà de la confrontation des points de vue, la réaction, les critiques d'Ernst Robert Curtius (in *Romanische Forschungen* n° 64, 1952) semblent l'avoir beaucoup peiné. *Mimésis* et *La littérature européenne et le Moyen Age latin* traitent souvent des mêmes objets, des mêmes textes : la littérature médiévale, Dante, la littérature française. Mais si Auerbach insiste sur les ruptures, la façon dont la littérature « traduit » les modifications des conceptions du monde, Curtius tient à la « conservation vivante des valeurs intemporelles de l'esprit ».

Il y a aussi du « non-dit » entre les deux hommes : Curtius, hostile au nazisme, est resté en Allemagne et a enseigné de 1933 à 1945, il ne s'est jamais exprimé publiquement sur cette période. Reste la possibilité d'une rencontre dans les pages d'une revue savante. A notre connaissance, il n'y a pourtant pas eu de réponse de Curtius à la réponse d'Auerbach.

Plus de six ans ont passé depuis la publication du livre ; un grand nombre de comptes rendus ont paru, dont beaucoup de très détaillés : on peut considérer que la plupart des réflexions critiques que *Mimésis* a suscitées y ont été exprimées. Voilà pourquoi je souhaiterais maintenant dire un mot à propos de quelques-unes de ces réflexions. Quelques-unes seulement : il serait absolument impossible de rendre justice à tout ce qui a été apporté d'instructif et d'intéressant par tant de critiques, le plus souvent très compétents et compréhensifs. J'ai sélectionné les thématiques qui me tenaient le plus à cœur – soit que je doive admettre tel ou tel point, soit que je croie avoir à défendre mes conceptions contre des malentendus.

Je m'attendais à ce que les objections les plus importantes envers les conceptions développées dans le livre provinssent de la philologie classique ; car, dans mon livre, la littérature de l'Antiquité sert surtout de contre-exemple : après avoir posé le thème central, je devais montrer ce qu'elle ne possède pas. La partialité en découlant, qui peut gêner le lecteur spécialiste de philologie classique et peut-être même le blesser, ne pouvait qu'être adoucie, mais sans être totalement évitable. A ma grande joie les deux recensions provenant de philologues classiques, celles d'Otto Regenbogen[1] et de Ludwig

1. *Mimésis. Eine Rezension*. Den Mitgliedern von Svenska Klassikerförbundet... überreicht. Motala, 1949, 23 p.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

Edelstein[1], ont formulé leurs objections avec beaucoup de compréhension et en prenant en considération la conception globale du livre. Elles ont beaucoup en commun : toutes deux cherchent à contester ou à minimiser ma vision des limites du réalisme antique, citent des exemples contraires et polémiquent contre un passage, (*Mimésis*, p. 40 *sq.*) où j'évoque les limites de l'historiographie antique. Le compte rendu détaillé (et pour moi particulièrement intéressant) de Regenbogen propose en outre une critique de mon traitement d'Homère et de St Augustin[2].

Je dois tout d'abord admettre que les thèmes de l'absence de tension et de « style du premier plan » chez Homère[3] sont trop fortement accentués, et que je ne suis de toute façon pas entièrement satisfait de mon premier chapitre. Je suis d'accord sur bien des points avec ce que dit Regenbogen dans sa recension, en particulier p. 12 et p. 13, et au-delà il aurait fallu dans ce premier chapitre traiter d'autres documents littéraires de la Grèce antique (tirés d'Homère lui-même, d'Eschyle, peut-être aussi d'Hésiode, et peut-être aurait-il fallu convoquer l'art du VIe siècle), où de temps à autre s'exprime quelque chose de très proche du réalisme existentiel. Mais cela aurait pour ainsi dire donné au livre une toute nouvelle dimension dans la Haute Antiquité ; ce qui m'en a dissuadé. J'ai pensé un moment abandonner complètement le chapitre sur Homère – pour mon propos il aurait suffi de commencer à l'époque de la naissance du Christ. Mais il s'est avéré irréalisable de trouver une introduction qui aurait pu se mesurer au chapitre sur « Homère » pour ce qui est de la clarté et de l'efficacité de la problématique : et c'est ainsi que je l'ai conservé, en l'atténuant un peu par rapport à la première version ; il m'a semblé juste de mettre fortement en valeur des thèmes décisifs pour la cohérence du livre et qui sont vus correctement, même s'ils sont élaborés de manière partiale. Mais j'insiste expressément sur la partialité de la présentation, car il se trouve toujours des lecteurs qui font précisément la louange du premier chapitre.

Peut-être aurais-je dû aussi, dans le second chapitre, renoncer aux développements sur l'historiographie antique ; il aurait peut-être été possible d'éviter ce nœud de problèmes ; pour un projet comme mon livre il est recommandé de se limiter strictement à ce qui est absolument nécessaire à la conceptualisation ; et il est toujours difficile en traitant d'un problème aussi vaste que celui de l'historiographie antique de choisir ses expressions de telle façon qu'elles caractérisent avec justesse la totalité des phénomènes – dans ce cas précis entre autres Hérodote, Thucydide, Polybe et les historiens postérieurs. Hérodote par exemple n'est pas inclus par ma terminologie (rhétoriquement et moralement), même si l'on entend l'expression « moralement » comme elle est sous-entendue dans le cadre de ma réflexion (en opposition avec « historiciste »). Mais je ne peux rien concéder au-delà. Mes opinions sur la différence entre historiographie antique et moderne par rapport à la problématique et à la conceptualisation se sont encore renforcées dans la décennie qui a suivi la rédaction du chapitre sur Pétrone. Les exposer à nouveau ici excéderait le cadre d'un essai – vita comite, comme un auteur carolingien aimait à le dire, j'y reviendrai encore une fois. Mais je dois rappeler que je n'ai pas comparé Thucydide ou Tacite avec leurs semblables de l'époque moderne (il serait d'ailleurs difficile d'y trouver leurs semblables) mais avec un moderne, et excellent, professeur d'histoire – justement pour démontrer à quel point les fondements de la problématique

1. *Modern Language Notes*, Juin 1950, pp. 426-431.
2. Je n'aborde pas ici les questions concernant St Augustin ; elles ont été traitées depuis dans cette revue, n° 64, p. 309 sq.
3. *Mimésis*, Paris, Gallimard, 1973, (1968), p. 20, (*Ndt*).

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

et de la conceptualisation se sont modifiées. Je voudrais aussi rappeler que la conception moderne de l'histoire, perspectiviste et « historiciste » n'est pleinement formée que depuis à peine un siècle et demi. Et enfin je voudrais dire que le mot « limites » de l'historiographie antique ne contient absolument aucun jugement de valeur négatif. C'est bien plutôt le contraire. L'unité, la dramaturgie, la plasticité et l'humanité, produites par la limitation à un cercle étroit de personnes interagissant entre elles, sont hors d'atteinte.

En ce qui concerne la « séparation des styles » dans la littérature antique tardive (c'est-à-dire « post-socratique ») j'étais certes sûr de mon fait depuis le début ; mais j'ai tout de même lu avec satisfaction les contre-exemples produits par mes recenseurs – philologues de l'Antiquité. Edelstein cite la protestation d'Aristophane qui dit avoir des desseins sérieux, et d'autres passages, allant dans le même sens, de Platon, Cratinos, Cicéron. Il utilise la comédie moyenne et Ménandre (est-il légitime d'exclure ceux-ci d'une analyse du réalisme ?), il parle de la Fable Milésienne, de Théocrite et d'Hérondas (je n'ai jamais prétendu qu'il faille les exclure des catégories constituées par moi parce qu'ils écrivent en vers !), de Mimus et des Épigrammes, et évoque plus loin aussi l'Économique de Xénophon. On ne peut produire de tels contre-exemples que si l'on a perdu de vue le concept de réalisme tel que je l'entends, et si en conséquence l'on m'impute la volonté de caractériser l'ensemble du réalisme antique comme *Vaudeville show* ou *poking fun*. Mais telle n'est pas mon intention, ni ce que j'ai fait. Le réalisme étranger à l'Antiquité je l'appelle sérieux, problématique ou tragique – le plaçant ainsi en opposition affirmée par rapport au « moralisme ». J'aurais peut-être mieux fait de l'appeler « réalisme existentiel », mais je craignais d'utiliser cette expression par trop contemporaine pour des phénomènes d'un lointain passé ; et ce à quoi je pensais me semblait pouvoir être tiré avec une clarté confondante, souveraine du passage sur Saint Pierre et de l'analyse que je lui ai consacrée[1]. Mais Regenbogen lui-aussi évoque Xénophon (Économique et Souvenirs socratiques), où « la description de la quotidienneté banale ne se trouve nullement en un sens comique ou idyllique ». Regenbogen croit-il que ces exemples de réalisme « sérieux » ont quoi que ce soit à voir avec ce que contient le reniement de Saint Pierre, qu'ils puissent anticiper ou même simplement annoncer les prémices du changement historico-mondial en ce qui concerne le sentiment du style ? Edelstein écrit vers la fin de son compte rendu : *Yet, in my opinion, it is not only the contrast, it is also the similarities between ancient and modern concepts that need to be emphasized*. Bien sûr. Il est très clair pour moi qu'on peut considérer à juste titre le christianisme primitif, par exemple, comme un produit de l'Antiquité tardive. J'ai lu beaucoup d'études importantes écrites à partir de ce point de vue, et j'y ai appris beaucoup. J'ai aussi pris en compte dans *Mimésis* cette façon de voir les choses, en partie de manière explicite, et en partie implicitement. Mais la tâche posée par mon thème de recherche était autre : je n'avais pas à montrer la transition, mais le changement brusque.

Ce n'est que très tard, six ans après la parution du livre, qu'E.R. Curtius a publié ses objections. Il voit dans le livre une construction doctrinale, il y sélectionne des thèses et veut les réfuter. Mais le livre n'est pas une construction doctrinale ; il veut proposer une conception, et les pensées ou les représentations très élastiques qui la soutiennent ne peuvent être saisies et réfutées sous la forme de phrases singulières et isolées. J'y reviendrai plus tard. Occupons-nous d'abord des réfutations de Curtius. Il considère

1. Voir *Mimésis*, *op. cit.*, p. 51, (Ndt).

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

comme des thèses proposées par le livre la doctrine de la séparation et du mélange des genres (qui de son côté est fondée sur la représentation des trois niveaux du style dans l'Antiquité), et celle de la conception figurale de la réalité développée par l'Antiquité latine tardive et le Moyen Âge.

Il traite de la doctrine des trois styles dans cette revue (64, 1952, 57 *sq.*)[1]. Il commence à énumérer ce qui nous est parvenu comme conceptions systématiques sur les niveaux de style, de la rhétorique d'Herennius jusqu'à Meinhart de Bamberg (XIe siècle), pour arriver à la conclusion, « que la règle antique de la séparation des styles n'est ni si unifiée ni si absolue qu'elle paraît l'être d'après Auerbach ». La convocation des conceptions doctrinales est utile[2] mais elle n'apporte rien à la critique de *Mimésis*. *Mimésis* est un essai sur l'histoire de la matière elle-même, et non sur les conceptions doctrinales rattachées ; il était totalement impossible de rédiger un tel essai avec les matériaux disponibles à Istanbul. La paire de concepts séparation – mélange des styles est un des thèmes de mon livre et a toujours la même signification tout au long des vingt chapitres, de la Genèse à Virginia Woolf. Elle ne peut donc s'adapter aux transformations des conceptions doctrinales. Il s'agit là d'une saisie du concept formé par moi vers 1940. Surtout, la représentation du réalisme exposée dans *Mimésis* n'a été traitée auparavant que rarement, et toujours dans un autre contexte. Elle n'a rien à voir avec « Sérieux et plaisanterie au Moyen Âge », ou « l'Humour de la cuisine ». D'ailleurs dans les conceptions doctrinales antiques conservées et traitant des trois styles, qui pour la plupart concernent l'art oratoire, il est très peu question du réalisme.

Une toute autre question : ma paire conceptuelle suffit-elle à rendre compte de la tradition, est-elle utilisable, la séparation des styles était-elle vraiment un élément caractéristique du sentiment antique du style ? Curtius tente de contester cela aussi, dans les deux dernières pages de son essai (et dès la note 3 de la page 60), et voici son opinion :

1. J'aurais défendu la thèse que la comédie antique aurait correspondu au style bas[3]. Je me serais laissé probablement induire en erreur par les remarques de Dante *De Vulg. EL.* II, 4 et *Epist.* X, 10. Mais cette théorie apparaîtrait, comme Paget Toynbee l'a montré (*Dante Studies and Researches* 103), pour la première fois chez Uguccione de Pise (vers 1200).

2. Je semblerais, de toute manière, admettre qu'il y ait dans la théorie antique une certaine correspondance entre les niveaux de style et les genres poétiques. Ce qui serait

1. Ce qui y est dit occasionnellement à propos des questions traitées aussi par Edelstein et Regenbogen n'est plus évoqué encore une fois ici. Que le « rustique, sérieux et sobre » Hésiode n'ait rien à voir avec le réalisme des Évangiles est absolument clair. C'est cela qui est en jeu, et non des mots isolés du contexte et susceptibles d'interprétations diverses.

2. Quelques remarques à ce propos : je regrette l'absence d'une référence à Héraclide du Pont (Philodème) et à sa théorie, spécifiquement poétique et une des sources probables d'Horace, des trois styles, telle qu'elle est exposée par Chr. Jensen (*SB* Berlin 1936, p. 292 *sq.*, sur les trois styles 304 *sq.*) – un travail important sur lequel Curtius lui-même a attiré mon attention (*Eur. Lit.* 439, rem.3, *La littérature européenne...* p. 689, n. 2).

Le prepon n'apparaît pas qu'à partir de Théophraste, il se trouve déjà chez Aristote (*Rhet.* III, 2, 1404 b). « Bon goût » („Guter Geschmack") et « élégance » („Zierlichkeit")sont des traductions trop générales d'*elegantia* et de *munditia* chez Cic. *Orator* 79 ; il s'agit de l'authenticité du langage au sens le plus puriste, comme cela apparaît par la suite : *sermo purus erit et latinus*. Cf. Quintillien VIII, 3, 87 et aussi beaucoup de passages chez Cicéron lui-même, par ex. ceux que Curtius cite plus tard, *De opt. gen. or.* 4. Sur la signification d'*elegantia* voir George Lincoln Hendrickson : *The Origin and Meaning of the Ancient Characters of Style, Amer. Journal of Philology* XXVI, 1905, 249-290 ; sur *elegantia* pp. 263-264. – J'espère revenir plus tard sur quelques traits médiévaux. D'un point de vue méthodologique il faudrait aussi faire la remarque qu'une collecte d'opinions doctrinales rhétoriques est une voie un peu unilatérale pour clarifier l'état de choses. Ce n'est que par l'étude de termes comme par ex. *altus, gravis, sublimis, suavis, dulcis, subtilis, planus, tenuis, privatus, humilis, remissus, pedester, comicus* etc..., ce qui peut maintenant être fait grâce au Thesaurus, que l'on peut arriver à une image des représentations réellement vécues.

3. J'aurais convoqué Montaigne comme témoin, dit Curtius avec ironie et inexactitude. Cela ne serait pas du tout si faux, si je l'avais fait. Montaigne se déplaçait sur la voie romaine.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

faux. Cicéron rejetterait, au début du *De optimo genere oratorum*, l'équivalence des niveaux de style et des genres poétiques. Alors qu'il ne pourrait y avoir de transitions entre les genres littéraires, il faudrait qu'il en existe entre les niveaux de style. Curtius cite littéralement : *oratorem genere non divido, optimum enim quaero*. Ce qui serait un rejet formel de la séparation des styles. Quintilien reproduirait fidèlement la démarche de la pensée cicéronienne en X, 2,22.

Je n'ai soutenu aucune « thèse » quant à la subordination des genres littéraires aux différents niveaux de style. Mais la tragédie sera certes toujours rattachée au style élevé[1], la comédie, selon sa nature, au style moyen ou bas[2], comme Boileau le fait encore (et d'ailleurs Dante, *De Vulg. EL. op. cit.)*. Paget Toynbee se garde bien d'affirmer que la caractérisation dantesque de la comédie apparaîtrait d'abord chez Uguccione. Il se contente de renvoyer à Uguccione comme à une source directe de Dante. A. Ph. Mc Mahon, que Curtius, de manière incompréhensible, cite aussi, indique même des sources plus anciennes d'Uguccione : Papias et Isidore (*Harvard Studies in Class. Phil.* XL, 140). Il est difficile de comprendre comment l'auteur du livre consacré à la *Littérature européenne et le Moyen Âge latin* puisse croire qu'Uguccione, ou un autre auteur médiéval utilisé par Uguccione, aurait créé une nouvelle définition de la comédie. La définition d'Uguccione et de Dante vient en dernière instance d'une des plus anciennes que nous connaissions, et qui fut de loin la plus influente : celle de Théophraste. Elle s'est développée ainsi dans les gloses de Placide (v-vi^e^ siècle, *Corp. Gloss.lat.* V, 56) : *Comœdia est quae res privatarum et humilium personarum comprehendit, non tam alto ut tragoedia stilo, sed mediocri et dulci*. Bien que les mots *humilium et privaturum* renvoient plutôt au style bas, cette glose assimile la comédie au style moyen, ce que permettent en particulier Ménandre et Térence ; le contraste avec l'élévation de la tragédie est essentiel et permanent. Une scholie de Térence (*Scholia Terentiana*, ed.Schlee, 163, 12) assimile la comédie au style bas : *comoedia villanus cantus, ut qui sit affinis cotidianae locutioni.* Que l'on considère la concordance avec Uguccione et Dante : c'est un topos de l'antiquité tardive[3] ! Et pourquoi Curtius rejette-t-il le passage d'Horace, *ad Pis.* 93 *sq.*, la source réelle de Dante, qu'il cite lui-même ? Parce qu'il s'agit là de l'union de la lexis avec le prepon[4]. Depuis son noyau initial, depuis Aristote, le prepon est le fondement de la doctrine des niveaux de style.

C'est là le cœur du débat. Je n'ai jamais affirmé l'existence d'un lien strict entre les genres littéraires et les niveaux de style ; en dehors de la tragédie, de l'Epos dans le style de Virgile ou de Lucain, et par ailleurs des formes diverses du bas réalisme, la correspondance fluctue. Mais j'affirme qu'il y a une séparation des styles qui repose sur le prepon ; une hiérarchie des objets correspond à une hiérarchie des formes d'expression. Toute atteinte contre cela est *cacozelia (aut magnarum rerum humilis dictio aut minimarum oratio tumens,* Sacerdos chez Keil VI, 455, 13). La polémique de Curtius contre ce lieu commun de la philologie antique repose sur une mauvaise compréhension des textes. Il confond le mélange des niveaux stylistiques avec l'exigence cicéronienne selon laquelle

1. Curtius se souvient peut-être encore du passage cité par lui (*Eur.Lit.* 420) de Wilhelm Schmid, *Gesch. d. griech. Lit.* I, 2, 1934, 85.

2. La position particulière de l'ancienne comédie (celle d'Aristophane) dans la théorie antique, que C. Quintilien X, 1, 65 rapporte, est quelque chose qui m'occupe depuis longtemps, parce qu'elle joue un rôle dans la critique dantesque du xvie au xviiie siècle, et chez Vico. Mais il n'y avait pas de place pour cela dans *Mimésis*.

3. Un choix d'autres témoignages peu cités : Sénèque *Epist.* 100, 10 ; le commentaire de Térence par Donat, éd. Wessner passim, par ex. *Ad*. 638, *Hec.* 611 ; *Anthol. lat.* Buecheler-Riese I, 2, 664 et 664 a ; tout à fait semblable Ausone 367, 2/3.

4. « prepon » : ce qui convient, le convenable, l'approprié. (*Ndt*).

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

l'orateur idéal devrait les maîtriser tous. Ce dernier point se trouve bien dans les passages qu'il indique chez Cicéron et Quintilien, mais il n'y a pas trace d'un rejet de la séparation des styles. Que Cicéron n'exige la maîtrise de tous les niveaux que du seul orateur et non du poète, cela n'a qu'un rapport très lointain avec l'objet-même de *Mimésis* : la séparation entre style élevé et réalisme quotidien, mais je souhaite tout de même retranscrire ici rapidement la pensée de Cicéron. Il pense- et cela correspondait à la situation réelle-, qu'il y a des genres littéraires dans lesquels un niveau domine absolument, ainsi en va-t-il de la tragédie ou de la grande épopée d'un côté, de la comédie de l'autre [1]. Dans chacun d'entre eux des auteurs particuliers (Cicéron cite Homère et Ménandre) se sont tout spécialement distingués. A l'opposé il arrive très souvent que dans le même discours juridique ou politique on ait l'occasion d'utiliser plusieurs niveaux de style ; cela ne signifie pas que cela doive se passer en même temps, mais que cela puisse changer en fonction de l'intention (docere, delectare, commovere). Cicéron et Quintilien n'ont jamais enseigné que l'on doive représenter l'état de fait (docere) en style élevé ou que l'on doive émouvoir et enthousiasmer l'auditoire dans le style factuel et bas. Cela serait un rejet de la séparation des styles dans l'art oratoire ; mais cela leur serait apparu comme cacozelia ou tapeinosis. Quelqu'un de plus grand encore que Cicéron ou Quintilien exigeait d'ailleurs, semble-t-il, la même chose du poète qu'eux de l'orateur. On raconte à la fin du *Banquet* de Platon qu'à l'aurore, parmi beaucoup de dormeurs, Socrate aurait expliqué à ses deux commensaux, déjà à moitié endormis, Agathon et Aristophane, qu'un même homme devait se montrer capable de composer des tragédies et des comédies.

Je crois que l'on peut se fier, sans craindre de se laisser égarer, à ma conception de la séparation antique des styles. Elle n'est pas imprudente.

Curtius dit qu'il a ailleurs, rapidement, « réfuté » la seconde de mes « thèses », celle de la figuralité de la conception chrétienne de la réalité. La réfutation, qui vise mon essai *Figura* [2] (d'abord in *Archiv. Roman.* XXII, 1938, reproduit dans *Neue Dantestudien*, Istanbul 1944) [3], se trouve, un peu abruptement dans une note de bas de page de son travail sur Gröber (*ZRPh* 67, 276-277) et consiste pour l'essentiel en une énumération de titres de livres et d'articles ; je n'aurais pas pris connaissance des résultats des recherches publiés dans ces écrits ; si je l'avais fait, mes thèses deviendraient discutables. Les travaux énumérés, parmi lesquels ne se trouvent que deux des très nombreuses investigations théologiques sur la typologie parues récemment (celle de Daniélou et celle de Bultmann), sont tous parus bien après *Figura,* les deux monographies quatre ans après *Mimésis*; de toute façon je n'y aurai pas eu accès à Istanbul [4]. Il est aussi étonnant que Curtius convoque contre moi l'article de Bultmann (Origine et sens de la Typologie en tant que méthode herméneutique, in *Pro Regno et Sanctuario*, Nijkerk, p. 89 *sq.*, aussi dans *Theol. Literaturzeitung*, 1950, p. 205 *sq.*), qui pourtant se réfère à mes travaux [5].

1. Ici Cicéron (de même que Quintilien)donne une formulation exacte de la séparation des styles : *in tragœdia comicum vitiosum est*, *in comœdia turpe tragicum*.

2. Trad. frse par M.A. Bernier *Figura*, Belin, Paris, 1993.

3. Maintenant chez Francke, Berne.

4. Voir *Mimésis*, p. 552. J'ai pu rédiger les travaux sur *figura* et *passio*, parce que le couvent dominicain San Pietro di Galata possédait dans une bibliothèque située sous les combles un exemplaire complet de la Patrologie de Migne. La bibliothèque conventuelle n'était pas ouverte au public, mais le légat apostolique, Mgr. Roncalli (aujourd'hui nonce à Paris et cardinal) eut la bonté de m'en autoriser l'usage.(Ce légat bienveillant n'était autre que le futur pape Jean XXIII, *Ndt*).

5. Cf. pour évoquer aussi une prise de position catholique, William F. Lynch in *Thought* (New-York) 25, 1951, 44-47. J'ai avec Bultmann une relation qui dure depuis plus de deux décennies et qui n'a été interrompue que par la guerre, je dois beaucoup à ses conseils, comme à ceux, récents d'Erich Dinkler.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

Mais surtout, les écrits théologiques récents sur la Typologie, ceux cités par Curtius et les autres, ne me donnent aucun motif de modifier de façon importante mon point de vue[1]. Pour déjà une raison : la plupart traitent de recherches particulières de sources et de périodisations limitées, alors que mes essais reposent sur une collecte thématique que j'ai commencée depuis 17 ans et qui s'étend de St. Paul jusqu'au XVIIe siècle.

Ce que Curtius entend par « allégorèse typologique », et sur quoi je ferais bien de me laisser informer, est inconcevable : l'allégorèse typologique est justement l'objet de mes recherches. Qu'on l'appelle ainsi ou interprétation figurale, cela n'a pas d'importance. Ma terminologie initiale s'est naturellement formée en fonction du fait que je suis parti d'une étymologie du mot *figura*. Je m'y suis longuement exprimé sur les hésitations de la terminologie dans l'Antiquité tardive et au Moyen Âge. Celle que j'ai d'abord préférée est si pratique, et fut si longtemps vivante dans la tradition, que dans le second volume de l'Indices de Migne on trouve, séparés, un *Index figurarum* et un *Index de allegoriis*. Mais les expressions n'ont pas d'importance, une fois posée la distinction claire entre la méthode d'interprétation abstraite-allégorique et celle qui est réaliste-prophétique.

J'ai souvent entendu le reproche que je généraliserais à l'excès la signification du principe figural ou typologique, mais jamais, sauf Curtius, de la part d'un médiéviste ou d'un historien de la théologie. Hélas Curtius s'est peu occupé de cette matière ; des médiévistes d'autrefois de même rang en avaient une grande expérience ; pas seulement des spécialistes de la liturgie ou des hymnes, mais aussi des hommes comme Burdach ou Strecker, dont les remarques sur les poèmes de Gautier de Chatillon constituent une mine d'informations typologiques. Parmi les contemporains on pourrait citer par exemple, outre quelques historiens d'art, Ernst Kantorowicz. L'influence de la Typologie est certainement, pour ce qui est de la structure médiévale de l'expression, un phénomène aussi important et durable que la survie des topoï de formes et de contenus de la rhétorique antique ; ma conviction s'est de plus en plus affirmée, et elle n'a pu qu'être renforcée par des discussions avec des experts, que la Typologie est l'élément vraiment vital de la poésie biblique et des hymnes, ou plutôt de presque toute la littérature chrétienne de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge ; de même que de l'art chrétien des sarcophages jusqu'à la fin du Moyen Âge, et même parfois au-delà. Politiquement aussi, pour fonder ou rejeter des revendications liées à la puissance, elle a joué pendant bien des siècles un rôle significatif. Curtius a certainement le droit dans ses recherches médiévales synthétiques de se limiter, pour ce qui est d'un objet aussi massif, aux points de vue qui l'intéressent plus particulièrement ; mais il faut souligner la négligence et le traitement inadéquat du problème de l'allégorie (au sens le plus large). Dans ce contexte j'ai souligné que l'affirmation de Curtius, selon laquelle Saint Augustin persisterait dans

1. Je profite de cette occasion pour faire part aux lecteurs le plus souvent non-théologiens de ce journal des points précis de ma conception qui pourraient être controversés. Tous deux concernent la période paléochrétienne. 1. Dans mon évocation des débuts de la typologie chrétienne le rôle de Paul a peut-être été trop souligné. Pourtant au Moyen Âge on était de mon avis. Voir de telles représentations sur, par exemple, un chapiteau de Vézelay : « St.Paul grinding the Corn of the Doctrine of the Prophets in his Mill », in Joan Evans, *Cluniac Art of the Romanesque Perod*, 1950, fig.175 b. Suger fit représenter la même scène sur un vitrail de Saint-Denis, en ajoutant les vers suivants (E. Panofsky, *Abbot Suger*, Princeton, NewJersey, 1946, p. 72 *sq.*) : *Tollis agendo molam de furfure, Paule, farinam./ Mosaicæ legis intima nota facis./ Fit de tot granis verus sine furfure panis,/ Perpettuusque cibus noster et angelicus.* Sur le même vitrail se trouve une scène qui représente le visage de Moïse auquel on enlève le voile, avec ce distique : *Quod Moyses velat, Christi doctrina revelat; / Denudant legem, qui spoliant Moysen.* 2. Voilà qu'on trouve de temps en temps la tendance, dans des monographies récentes, d'accorder à Origène un rôle important pour la Typologie, alors que je le classais parmi les interprètes de l'abstraction-allégorie. C'est un problème crucial pour l'interprétation de la Typologie. Je crois toujours avoir raison, mais je dois laisser la solution du problème aux théologiens.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

l'étude du texte sacré à utiliser la méthode d'interprétation antiquisante et allégorisante que Macrobe avait appliquée à Cicéron et à Virgile (*Eur. Lit.* 81), induit en erreur et pour l'essentiel n'est pas exacte. Ce à quoi Curtius répond en me renvoyant au chapitre cinq de la troisième partie du livre de Marrou sur St Augustin ; chapitre intitulé : *La Bible et les lettrés de la décadence*. Mais on en apprend plus sur l'exégèse augustinienne chez Augustin que chez Marrou. La problématique de celui-ci l'a amené à trop accentuer sa mise au jour d'un Augustin influencé par l'érudition de l'Antiquité tardive, une influence qui est en soi indéniable. Pourtant même dans son livre important, mais partial et pas toujours judicieux Marrou n'a et n'aurait jamais utilisé une formulation comme celle de Curtius. Plus tard il a publié un appendice à son livre, intitulé *«Retractatio»* (Paris, 1949). On peut y lire à la p. 646 : *S'il est un chapitre dont je déplore aujourd'hui l'insuffisance, c'est bien celui que j'ai osé intituler La Bible et les lettrés de la décadence*.

Beaucoup d'auteurs de recensions ont imputé au livre, comme blâmes ou comme éloges, des tendances qui me sont étrangères : la méthode du livre serait sociologique, la tendance d'ensemble serait socialiste ; il s'occuperait beaucoup trop du Moyen Âge, mais aussi à l'inverse : il serait anti-médiéval et anti-chrétien ; il serait résolument pro-romaniste, et surtout pro-français, négligerait l'Allemand, serait injustement contre la littérature allemande ; mais il y eut aussi des lecteurs-patriotes qui m'ont félicité pour ma remarque selon laquelle le tragique du Lied de Hildebrand et des Nibelungen est plus profond que dans la Chanson de Roland. L'un des rapporteurs a conclu du premier paragraphe du chapitre sur la Chanson de Roland que j'étais un pacifiste convaincu.

Je ne veux aborder ici que l'une de ces questions, précisément celle du rapport du livre avec la littérature et la culture allemandes, et surtout afin d'en profiter pour, dans ce contexte, éliminer un malentendu. L'Histoire mondiale a abouti à ceci : quelqu'un dans ma position ne peut pratiquement plus s'exprimer sur ce thème sans blesser les sentiments des uns ou des autres. Je veux quand même essayer.

La prédominance de la Romanité dans *Mimésis* ne s'explique pas seulement par le fait que je sois un romaniste, mais surtout par ceci : pour la plupart des périodes, les littératures romanes sont plus représentatives de l'Europe que, peut-être, la littérature allemande. La France du XIIe et du XIIIe siècle menait le jeu, au XIVe et au XVe ce fut le tour de l'Italie ; ce rôle échut à nouveau à la France au XVIIe, et ce fut encore le cas pendant la plus grande partie du XVIIIe, partiellement encore au XIXe, et justement pour ce qui est de la formation et du développement du réalisme moderne (de même qu'en peinture). Il serait tout à fait inapproprié de vouloir lire dans mon choix des préférences ou des aversions principielles ; et tout aussi faux de voir, dans le regret ou la critique qui s'exprime de temps à autre à propos de certaines limites de la vision développée par la littérature allemande du XIXe siècle, une mise à l'écart ou de l'aversion. C'est plutôt le contraire qui serait vrai. La critique est formulée sur le fond de la profonde tristesse due au gaspillage des chances de donner à l'histoire européenne une autre direction. Les grands romanciers français sont d'une importance décisive pour la problématique de *Mimésis*, mon admiration pour eux est grande. Mais pour le plaisir et le délassement je préfère lire Goethe, Stifter et Keller.

On a aussi considéré que j'aurais établi ma catégorie du mélange des styles à partir du réalisme français moderne, et il est vrai que l'on pourrait conclure cela de la postface de *Mimésis* ; mais cela ne correspond pas à la chronologie. Le thème de la rupture des styles m'apparut d'abord clairement dans l'histoire du Christ, pendant mon étude

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

de Dante dans les années vingt ; on le retrouve dans *Dante comme poète du monde terrestre* (paru fin 1928), pp. 18-23. J'ai commencé à enseigner à l'université de Marbourg peu après la parution de ce livre, et l'enseignement m'a ramené vers le français que j'avais quelque peu délaissé pendant mes années de bibliothécaire, durant lesquelles j'avais travaillé sur Vico et sur Dante. En préparant un séminaire à Marbourg il me vint cette idée que l'on pouvait exposer de manière adéquate le principe du réalisme moderne ; le résultat fut publié dans deux essais en 1933 et en 1937[1].

Encore un autre aspect : *Mimésis* tente d'évoquer l'Europe, mais c'est un livre allemand, et pas seulement à cause de la langue. Qui connaît un peu la structure des sciences humaines dans les différents pays s'en rend compte immédiatement. Il est issu des motifs et des méthodes de l'histoire des idées et de la philologie allemandes ; il n'est pas concevable en dehors de la tradition du romantisme allemand et de Hegel, il n'aurait jamais été écrit sans les influences qui se sont exercées sur moi lors de ma jeunesse en Allemagne[2].

On a souvent dit que ma conceptualisation n'était pas sans équivoques, et que les expressions que j'utilisais en tant que catégories classificatoires auraient nécessité une définition plus précise. Il est exact que je ne définis pas ces termes, et même que je ne les utilise pas toujours de manière conséquente. C'est un fait intentionnel, une méthode. Mon effort d'exactitude se concentre sur le particulier et le concret. Le général en revanche, qui compare les phénomènes, en assure la cohérence ou les délimite les uns par rapport aux autres, devait être élastique et lâche ; il devait le plus possible se conformer à chaque particulier, et n'est à chaque fois compréhensible qu'à partir du contexte. L'identité et la stricte légalité n'existent pas en histoire des idées, et des concepts totalisants et abstraits falsifient ou détruisent les phénomènes. La mise en ordre doit se produire de telle sorte qu'elle laisse le phénomène individuel se déployer librement. Si cela avait été possible, je n'aurais même employé aucune expression générale, mais j'aurais suggéré au lecteur la conception simplement à partir de la présentation d'une suite d'observations particulières. Cela n'est pas possible ; c'est pourquoi j'ai utilisé quelques mots très répandus comme réalisme et moralisme, et j'ai même introduit, à cause de mon objet d'étude, deux expressions moins courantes : séparation des genres et mélange des genres. Tous, et surtout les plus employés, caractérisent tout et rien à la fois, j'en étais parfaitement conscient ; ce n'est que dans le contexte, et en fait dans chaque contexte particulier, qu'ils devaient acquérir leur signification. Apparemment cela n'a pas toujours réussi. Presque tous les malentendus ont été causés par ce fait que le lecteur a quand même la possibilité de détacher un schéma conceptuel du contexte et de s'y cramponner ; et qu'ainsi, pour introduire un exemple encore non évoqué,il pourrait m'opposer qu'il trouve *Phèdre* plus réaliste que *Madame Bovary*. Un bon écrivain doit écrire de telle sorte que l'on puisse tirer de ses écrits ce qu'il a voulu exprimer. Ce n'est pas facile. Autrefois j'ai cru que l'on pouvait forger des mots et des corrélations qui ren-

1. *Romantik und Realismus*, in *Neue Jahrb.f. Wissenschaft und Jugendbildung*, 9, 143 *sq.* – et *Über die ernste Nachahmung des Alltäglichen* (« Sur l'imitation sérieuse du quotidien »), in *Travaux du Séminaire de Philol. Romane*, Istanbul, I, 262 *sq.*

2. Un compte rendu inamical et désagréable commence avec l'affirmation selon laquelle *Mimésis* aurait surtout été discuté et apprécié à l'étranger. Cela donne une fausse impression. Sur l'ensemble des comptes rendus et des autres appréciations détaillées que j'ai pu voir jusqu'à maintenant, plus de la moitié ont paru en Allemagne ou en Suisse alémanique ; et près de la moitié de ceux qui ont paru à l'étranger (surtout aux USA) ont été rédigés par des personnes qui ont passé leur jeunesse et ont été éduqués en Allemagne. Les autres se répartissent entre les pays scandinaves, la Hollande, la Belgique, les pays de langue espagnole et la Turquie. Je ne connais que peu de réactions venant de France, et aucune d'Angleterre.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

draient, dans l'histoire des idées, le général plus exactement que les termes habituels, et j'ai essayé « spiritualisme vulgaire », « dialectique du sentiment » (Vossler) et « reproduction sérieuse du quotidien ». Mais cela ne mène qu'à de nouveaux malentendus, et de plus, sonne comme prétentieux et pédant. Il est dans la nature de notre objet d'étude que nos concepts généraux soient difficiles à délimiter et indéfinissables. Leur valeur – la valeur de concepts comme classicisme, Renaissance, maniérisme, baroque, Lumières, romantisme, réalisme, symbolisme etc..., qui pour la plupart désignent à l'origine des époques littéraires ou des groupes, et que l'on peut pourtant aussi utiliser au-delà de leur objet initial- leur valeur donc consiste en ceci qu'ils évoquent pour le lecteur ou l'auditeur une série de représentations qui lui facilitent la compréhension de ce qui est visé par chaque contexte précis. Ils ne sont pas exacts. Les tentatives pour les définir, ou même seulement pour rassembler exhaustivement et sans ambiguïtés leurs caractéristiques fondamentales ne peuvent jamais aboutir au résultat espéré ; même s'ils sont souvent intéressants en ce que, dans la discussion, quelqu'un expose un nouveau point de vue et contribue ainsi à enrichir nos représentations. Il me semble qu'on doit se garder de considérer les sciences exactes comme notre modèle ; notre exactitude se rapporte au fait particulier. Le progrès des sciences humaines historiques lors des deux derniers siècles consiste, au-delà de l'apport de nouveaux matériaux et d'un grand affinement des méthodes dans la recherche monographique, avant tout en la formation d'un jugement perspectiviste, qui rend possible d'accorder à chaque époque et à chaque culture particulière ses propres présupposés et conceptions, de se préoccuper au plus haut point de les mettre à jour et de rejeter tout jugement absolutiste et formulé selon des critères externes comme non-historique et empreint de dilettantisme. Ce perspectivisme historique fut fondé par les critiques pré-romantiques et romantiques ; depuis lors, et grâce à la compréhension d'un grand nombre de développements, d'influences et de corrélations jusqu'alors inconnus ou négligés, il s'est considérablement affiné et complexifié. Comprendre les multiples aspects qui se croisent en une synthèse qui rend justice aux objets d'étude, cela est impossible pour une systématisation qui travaillerait et classifierait selon des concepts ordonnateurs exacts et intangibles.

Une autre objection qui fut faite : mon interprétation serait trop marquée par la temporalité et le présent. Cela aussi est intentionnel. J'ai essayé de me rendre vraiment familiers tous les objets d'étude et les périodes dont traite *Mimésis*. D'une façon délibérée j'ai passé du temps à étudier non seulement les phénomènes qui étaient d'une importance directe pour le projet du livre, mais j'ai lu bien au-delà toutes sortes de choses dans les différentes périodes. Mais à la fin j'ai posé la question : de quoi cela a-t-il l'air dans le contexte européen ? Aujourd'hui personne ne peut voir un tel contexte à partir d'un autre point de vue que justement celui d'aujourd'hui, c'est-à-dire précisément cet aujourd'hui déterminé par l'origine, l'histoire et la formation de celui qui voit. Il vaut mieux être consciemment lié à son temps que de l'être inconsciemment. Dans beaucoup de textes érudits on trouve une sorte d'objectivité dans laquelle, totalement inconnus de l'auteur, parlent dans chaque mot, dans chaque tour rhétorique, chaque construction de phrase des jugements et des préjugés modernes (souvent ce ne sont même pas ceux d'aujourd'hui, mais ceux d'hier ou d'avant-hier). *Mimésis* est de manière résolument consciente un livre écrit par un certain être humain, dans une certaine situation, au début des années 1940.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.